ZIAD **SAAD** JULIA **KASSAR** ALEXANDRA **KAHWAGI**

A PERFECT DAY

UN FILM DE **JOANA HADJITHOMAS** & **KHALIL JOREIGE**

MILLE ET UNE PRODUCTIONS PRÉSENTE

FESTIVAL DE LOCARNO:
PRIX FIPRESCI
PRIX DON QUICHOTTE

FESTIVAL DES 3 CONTINENTS DE NANTES:
MONTGOLFIÈRE D'ARGENT
MEILLEUR ACTEUR
MEILLEURE CRÉATION MUSICALE

FESTIVAL DE NAMUR:
MENTION SPECIALE
MEILLEUR ACTEUR

ZIAD **SAAD** JULIA **KASSAR** ALEXANDRA **KAHWAGI**

A PERFECT DAY

UN FILM DE **JOANA HADJITHOMAS** & **KHALIL JOREIGE**

France - Liban - Allemagne – 2005 – Couleur – 88min - 35mm – 1:85 – Dolby SR et DTS
visa n°111.312

SORTIE LE 1 MARS 2006

CELLULOID DREAMS DISTRIBUTION
Stéphane Auclaire
2, rue Turgot
75 009 Paris
Tel: 01 49 70 83 21
Fax: 01 49 70 82 11
stephane@celluloid-dreams.com

CELLULOID DREAMS PRESSE
Magali Montet
2, rue Turgot
75 009 Paris
Tel: 01 49 70 85 65
Fax: 01 49 70 03 71
magali@celluloid-dreams.com

Ce dossier de presse, ainsi que les photos, la bande-annonce et d'autres informations sont disponibles sur
www.celluloid-dreams.fr

Synopsis.

24 heures de la vie de Malek dans le Beyrouth d'aujourd'hui. Le jeune homme qui vit avec sa mère, Claudia, est victime du syndrome de l'apnée du sommeil, et s'endort sitôt qu'il ne bouge pas. En ce jour, Malek a réussi à convaincre Claudia de se rendre chez un avocat pour déclarer officiellement la mort du père, disparu 15 ans plus tôt. Le jeune homme va alors tenter de retrouver un rythme plus synchrone avec les autres, la ville et surtout Zeina, la femme qu'il aime mais qui ne veut plus le voir. Il se fond dans Beyrouth, ses rues, ses bars, à la recherche de Zeina, dans l'espoir qu'elle lui offre une seconde chance.
Et si aujourd'hui était « le jour parfait » pour échapper à ses fantômes et retrouver ceux que l'on a perdus ?

Les disparus, histoire personnelle.

C'est une histoire personnelle. Le 18 août 1985, durant la guerre civile libanaise qui a officiellement duré de 1975 à 1990, l'oncle de Khalil disparaissait. Kidnappé, il est toujours porté disparu aujourd'hui sans aucune certitude quant à son sort.
L'oncle de Khalil fait partie de ces 17 000 personnes qui ont disparu à Beyrouth durant la guerre. Ils sont sortis de chez eux un matin, un soir et ne sont jamais revenus… Beyrouth est une petite ville en pleine reconstruction, le sol est constamment foré et pourtant on ne retrouve rien… Pas de charniers, pas de traces…
La disparition entraîne une immobilisation et un gel de tous les avoirs dans l'attente d'un hypothétique retour du disparu (compte en banque, bail, titre de propriété) et selon la loi, il revient aux familles de prendre la responsabilité de déclarer le disparu mort.
Une décision difficile à prendre et à vivre. Comment faire son deuil dans cette situation ?
Que faire de ces corps absents ? Ils reviennent nous hanter.
La disparition ne s'exténue pas, c'est un abyme, un gouffre qui ouvre le champ des possibles.

Beyrouth.

Beyrouth, cette ville fascinante et contradictoire, est un des personnages centraux de « A perfect day ». Nous avons longtemps réfléchi aussi bien dans notre travail de plasticien que dans nos films sur les modalités de la représentation de la ville. Dans une de nos installations photographiques, « le cercle de confusion », nous proposions au visiteur de repartir avec un des 3000 fragments d'une photographie aérienne de 3 m sur 4 représentant la ville. Derrière l'image était inscrit un numéro et la mention « Beyrouth n'existe pas ».
Impossible à réduire à une image, Beyrouth échappe aux définitions, n'en finit pas d'exister, nous fait exister. On n'en tient jamais qu'un fragment qui renvoie à notre propre regard.

Pour nous ce film est politique car il tente de battre en brèche les représentations dominantes autour du monde arabe. Il est l'expression de notre présent, de nos tentatives de vivre ici et maintenant. La scène artistique, intellectuelle, musicale et cinématographique à Beyrouth est en pleine effervescence. Beyrouth est un centre, un lieu de rencontres extraordinaires, de réflexions sur le terrain. Les problèmes thématiques qui nous sont posés font corps avec une recherche formelle de plus en plus exigeante, sans complaisance. La forme, la recherche esthétique, est à Beyrouth éminemment contemporaine, totalement politique.

Zombie & Fantôme.

Selon l'écrivain Jalal Toufic “dans l’après-guerre au Liban, au Rwanda, au Cambodge, en Bosnie-Herzegovine, les survivants sont confrontés au choix suivant : soit ils tolèrent le fantôme et résistent à la tentation de le refouler ou de le bannir, soit ils se transforment peu à peu en zombies (au sens Haïtien du terme). Cette même alternative est traitée par Shakespeare dans son Hamlet (…) » .
Ceux qui oublient, renient-ils les fantômes, deviennent-ils des morts vivants, des « zombies » ?
Faut-il, comme Claudia, apprendre à domestiquer sa peur, vivre avec ses fantômes, rester hanté ?

Un état de latence.

La latence est l’état diffus de ce qui existe de manière non apparente mais qui peut à tout moment se manifester, comme quelque chose d’insondable, d’invisible qui sommeille et qui pourrait peut-être se réveiller.
C’est une mémoire trop vite étouffée face à l’amnésie dominante depuis la fin de la guerre , les ruines couchées sous le béton, ce qui, tapi dans l’ombre de la ville, demande à ressurgir. La latence c’est être là même si tu ne me vois pas, la nécessité au-delà de l’évidence.

Histoire d'une génération.

Ce film parle d'une certaine génération, la nôtre, dont Malek fait partie. Pris entre le passé nostalgique et mythifié, celui du Beyrouth d'avant guerre, la culpabilité lourde à assumer de la période de guerre et l'angoisse d'un futur incertain dans une région politiquement instable, comment aimer, construire, vivre le présent ?
Ce dernier est souvent vécu de façon intense, « hystérique », répétitive dans la nuit beyrouthine. Une nuit qui privilégie l'instant, où l'on peut s'oublier, se perdre dans les boites et les bars, où l'on cherche une communauté. C'est cette quête qui pousse les personnages à sortir constamment de chez eux une fois la nuit tombée. Les corps évoluent différemment, ils s'incarnent, se meuvent dans une agitation, dans certains excès qu'autorise l'obscurité.

SAS, Syndrome d'apnée du sommeil.

Le SAS, syndrome d'apnée du sommeil, est une maladie courante mais rarement détectée. Elle se manifeste par des interruptions régulières de la respiration (plus de 10 fois par heure). Ces interruptions provoquent une grande fatigue durant la journée et plongent le malade dans le sommeil dès qu'il n'est pas dans l'action.
Durant son sommeil, la respiration de Malek s'interrompt comme une suspension de la vie elle-même.
Cette grande fatigue transforme sa vision du monde et agit comme le baromètre de son état intérieur même si cette maladie ou plutôt cet état n'est pas psychologique mais physiologique.
Elle opère comme une correspondance par rapport à la crise de valeurs dans laquelle se trouve le personnage et de façon plus large à la situation du pays.
Mais s'il était temps de se réveiller ?

Arythmie.

Quel lieu, quel temps permet de vivre à son rythme propre, même si cela veut dire être à contretemps du rythme des autres ? Malek vit cette arythmie dans son décalage, son inadaptation au monde qui l'entoure, dans son incapacité à accepter la rupture avec sa petite amie, dans la maladie du sommeil qui l'enfonce dans une forme d'immobilité.
C'est un corps incontrôlable qui tombe, qui dysfonctionne par rapport au rythme général de la société dans laquelle il vit. Un corps « non performant » à l'ère d'une mondialisation, d'une standardisation toujours plus absolues.
Claudia vit elle aussi à un autre rythme son deuil sans corps, son deuil impossible.
L'arythmie est-elle une nouvelle forme de résistance et de spécificité, la confirmation de la présence du corps ?

L'émergence de l'individu.

Nous vivons dans un pays profondément communautariste, féodal, basé sur la religion et la répartition confessionnelle. Au Liban, il n'y a pas de statut personnel. Dès l'enfance, nous sommes conditionnés par cette appartenance, et le regard des autres sur nous, leur appréciation en sont tributaires. Nos films tentent de montrer cette réalité et de réfléchir à la manière dont on pourrait se libérer de ce poids communautaire sans forcément rompre avec nos familles, notre société. Notre travail se fond à la frontière d'un réel, dans un territoire où se pose la question de l'émergence d'un individu, vecteur de la pensée et donc de l'opposition, et plus encore qu'un individu, d'un sujet politique singulier.

Aux corps perdus.

Il y a un côté charnel à Beyrouth, on se touche beaucoup, on tente de ressentir la présence de l'autre. Ce rapport au corps est souvent ce qui nous rattache à notre communauté, à la famille, il permet une communication quand la parole semble impuissante.
Le film travaille beaucoup autour d'une sensualité comme une tentative de redonner corps à une absence, celle du père de Malek, inaccessible, abstrait, celui de sa mère, un corps inquiet, tendu, aux aguets, celui de Zeina, érotisé, fantasmé, rêvé. C'est aussi le décalage à plusieurs reprises du corps inerte de Malek qui finit par ne plus assumer sa fonction et trahit constamment le jeune homme au mauvais moment : Malek s'endort sur la corniche ou en boite de nuit au milieu des corps des danseurs en plein mouvement. La recherche de Zeina à travers la ville est pour Malek une tentative de se réapproprier les corps, le sien mais aussi celui des autres.

Fumer, rouler, téléphoner.

La voiture est, dans ce film, un véhicule de l'errance, de la narration, de la mélancolie. Rouler, « mater », téléphoner - le portable fait corps aujourd'hui avec chacun d'entre nous. Malek s'y accroche comme si c'était là sa manière de demeurer connecté à la femme qu'il aime.
Et bien sûr fumer. Les cigarettes à Beyrouth n'étant pas chères, on en distribue, on en allume constamment, sans réfléchir, on grille une Marlboro rouge. C'est un élément récurrent qui est utilisé et répété pour introduire une certaine légèreté. C'est surtout un symptôme de l'addiction sous-jacente dans le film comme celle que les personnages semblent avoir aux corps, aux présences, au téléphone, à la voiture, à la nuit…
La cigarette confronte en permanence notre volonté d'arrêter à quelque chose d'irrationnel qui opère au niveau du corps et qui nous empêche de le faire.

Les gardes du corps.

L'impasse qu' on voit dans le film est l'impasse où nous vivons. On y croise souvent des gardes sans trop comprendre ce qu'ils font là et qui ils gardent. Ces hommes habillés de gilet et de treillis bleus marine font les cent pas sous le porche d'une maison, dans l'entrée d'un immeuble, à la porte d'une banque… Depuis la fin de la guerre, on voit beaucoup de gardes comme ceux que l'on retrouve dans le film. On fantasme peut-être à tort en imaginant que beaucoup d'entre eux étaient miliciens durant la guerre, transformés en garde du corps en temps de paix.
Leur présence récurrente peut être intrigante, leur statut flou. On ne sait trop ce qu'ils font. Qui gardent-ils ? Qu'attendent-ils vraiment?

A perfect day.

Ce titre introduit la sensation d'une unité de temps, l'idée de l'instant. Cette chronique d'un quotidien, en une journée, engendre une certaine urgence, crée une tension dans le film, permet un certain rapport à la narration. C'est le jour avant l'événement, c'est à dire que nous sommes à la veille de la déclaration du décès du disparu.
Le titre arabe «Yawmon Akhar» donne l'idée d'un jour autre, particulier, mais en anglais, nous avons préféré une traduction approximative « A perfect day », « un jour parfait », qui draine d'autres connotations, une certaine ambiguïté et évoque le titre de la chanson de Lou Reed.
« A Perfect Day » est le jour de tous les possibles, le jour où nous pourrions assister à un changement, peut-être un réveil.

Un territoire de sensations.

Nous sommes confrontés dans le pays où nous vivons à la difficulté d'écrire notre histoire surtout après une guerre civile où il n'y a pas eu de vainqueurs officiels. Comment écrire une histoire, suivre le fil quand le fil de l'histoire est rompu ?
Notre recherche esthétique s'est portée sur la difficulté de suivre une narration au sens linéaire du terme et en même temps notre besoin profond d'y croire, ce qui nous pousse à rechercher des formes nouvelles.
C'est un film d'ambiance, les sentiments ne sont pas seulement provoqués par ce que l'on voit mais aussi par ce que l'on ressent de façon diffuse.
On a travaillé surtout des émotions, des états, des sensations, des détails, des situations fortes dans la ville, des fausses pistes, comme le revolver du père trouvé par Malek.

Au coeur du réel.

Le budget restreint de notre film a radicalisé certains choix artistiques. Nous avons décidé par exemple de très peu reconstituer le réel mais au contraire de nous y insérer, de filmer dans les lieux publics sans figuration, de filmer les gens de façon plus « documentaire », de ne pas provoquer par exemple un embouteillage mais de filmer un embouteillage déjà existant dans lequel on s'incruste… Les plans sont quelquefois volés, provoqués, dans un dispositif dans lequel on crée des situations pour capter cette énergie, pour permettre à l'histoire d'advenir.
Le réel est toujours surprenant.

Des personnages incarnés.

Les personnages du film sont incarnés par des acteurs non professionnels, sauf Julia Kassar. Pour le rôle de Malek, nous cherchions une personne avec un rythme propre, particulier, naturellement lent et la rencontre avec Ziad Saad a été déterminante.
Les acteurs du film ont accepté notre méthode de travail. Ils n'ont pas eu accès au scénario et ont joué sans connaître la continuité globale, sans relier les états successifs et sans tomber dans les interprétations psychologiques. Nous avons tenté de les insérer dans de nouvelles situations, les confrontant à un réel qui provoque parfois d'heureux accidents. Nous guettons les surprises, cherchons une liberté en volant des plans, en détournant des regards, certaines attitudes, espérant qu'une réappropriation des personnages plus vivante, plus organique, plus juste adviendra.

La bande originale.

La bande originale, constituée de plusieurs artistes libanais, dresse une sorte de panorama de la scène musicale contemporaine, de la variété avec Elissa à certaines productions techno arabe comme DJ Fady Ferraye ou Said Mrad. Quant aux Soap Kills et aux Scrambled Eggs, ils font partie d'une certaine « avant garde » en pleine effervescence aujourd'hui à Beyrouth. A côté de certains morceaux extraits de leurs albums, les Scrambled Eggs ont composé également une bande originale qui s'est mélangée aux bruits de la ville, laissant percevoir les respirations, les pas, le rythme de chacun au milieu de cette agitation, faisant exister une musicalité intérieure au sein d'un tumulte.

Les réalisateurs.

Nés en 1969 à Beyrouth, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige travaillent ensemble en tant que plasticiens mais aussi cinéastes, tournent des fictions et des documentaires. Ensemble ils ont réalisé :

Al Bayt el zaher (Autour de la maison rose) – fiction - 1999 – 35mm, 1h32.
Khiam - documentaire – 2000 – DV Cam, 52'.
El film el mafkoud (Le film perdu) - essai documentaire – 2003 – DV Cam, 42'.
Ramad (Cendres) - fiction, sélectionné pour les César 2005 – 35mm, 26'.

Par ailleurs, ils sont les auteurs de plusieurs installations, exposées aussi bien en galeries que dans des institutions, telles que "Wonder Beirut", "Le cercle de confusion", "Images rémanentes", ainsi que de diverses publications dont le livre "Beyrouth : fictions urbaines" ou des articles comme "A state of latency" ou "Tels des oasis dans le désert".

« A perfect day » est leur second long métrage de fiction.
Pour plus de renseignements : www.hadjithomasjoreige.com

Liste technique.

Réalisation et scénario : **Joana HADJITHOMAS** et **Khalil JOREIGE**
1ere assistante réalisation : **Sophie AUDIER**.
Production : **Anne-Cécile BERTHOMEAU** et **Edouard MAURIAT** (Mille et Une Productions).
Directeur de production : **Farès LADJIMI.**
Co-production : **Georges SCHOUCAIR** (Abbout Productions - Liban), **Thanassis KARATHANOS** (Twenty Twenty Vision - Allemagne).
Montage : **Tina BAZ-LE GAL**.
Image : **Jeanne LAPOIRIE**.
Son : **Guillaume LE BRAZ**, **Sylvain MALBRANT**, **Olivier GOINARD**.
Musique : **Scrambled Eggs – Soap Kills**.
Décors et costumes : **Sophie KHAYAT**.
Avec la participation du **Fonds Francophone de Production Audiovisuelle du Sud** (AIF et CIRTEF), du **Fonds Sud Cinéma** : **Ministère des Affaires étrangères** et **C.N.C.**, du **World Cinema Fund**, du **Hubert Bals Fund**, de **TV5**, de l'**Arcadi**.
Ventes internationales et distribution France : **Celluloid Dreams**

Liste artistique.

Ziad SAAD	Malek
Julia KASSAR	Claudia
Alexandra KAHWAGI	Zeina
Rabih MROUÉ	l'homme au téléphone
Carole SCHOUCAIR	le médecin

the directors label